

fection de mademoiselle du Breuil par un sacrifice si facile.

—Eh ! je n'y songe pas. Mais que voulez-vous que je fasse ? Travailler ! c'est bientôt dit. Vos roues de moulin, vos engrenages s'useraient et se casseraient bien vite s'ils n'avaient rien à broyer. Moi, je n'ai pas de travail à mettre sous ma volonté ; elle tourne à vide, au hasard, par soubresauts, elle s'use, se fausse et se tord dans d'épouvantables convulsions. Plaider ! contre qui ? Personne n'a besoin de moi. Je ne puis plaider tout seul dans ma chambre. Je suis condamné. La fatalité m'a saisi dans ses doigts de fer. Quand la chance et l'occasion me viendront de gagner ma vie, j'aurai des cheveux blancs. Valentine ne m'aimera plus. Elle se sera fatiguée d'attendre. Ah ! laissez moi vous parler librement ! A qui me plaindrais-je ? A mon père et à ma mère ? Mais l'événement qui me tue les transporte d'une joie délicieuse et légitime. A Valentine ? Mais si je doute de l'avenir, elle doutera bien davantage et renoncera à moi.

—Il y a du vrai dans ce que vous dites, Paul ; mais il y a aussi beaucoup d'exagération. Je voudrais être à votre place.

—A ma place ! Je crois bien ! Vous seriez aimé de Valentine !

—Ce n'est pas là ce que je veux dire, répliqua Frédéric d'un ton froid et comme s'il n'eût pas le moins du monde ambitionné cet excès d'honneur. Si j'étais à votre place, j'aurais bien vite fait fortune.

—Au barreau ? Je vous en défie. J'ai essayé et je n'ai pas pu.

—Il y a d'amusants contrastes dans la vie, ajouta Frédéric d'un ton libre et dégagé. Moi, par exemple, je n'ai pas pu toucher à une opération sans la faire réussir. Là où je ne cherchais souvent qu'une distraction, un passe-temps,

une occasion de me créer des relations nouvelles, je rencontrais chaque fois un accroissement de richesses. J'en ai maintenant à ne savoir qu'en faire. J'en suis gorgé, écrasé. J'évite de les augmenter pour ne pas avoir le souci de les gérer. Je ne sais comment les dépenser. Mes revenus s'accumulent dans mes tiroirs. Je ne prends même pas le soin de les faire produire. Vous, au contraire, avec autant de qualités et d'esprit que moi, vous voilà tout désorienté par le manque d'une centaine de mille francs. Avouez que c'est un amusant contraste.

—Très-amusant, dit Paul ; très-amusant pour vous. Moi, il me fait peur. C'est donc bien facile de gagner de l'argent ?

—Pour moi, oui.

—Et pour les autres ? Pardieu, mon cher, je ne suis pas plus bête que vous, et si vous m'indiquiez un moyen . . .

—Il y en a cent.

—Entre autres ?

—Les terrains, les marchandises, la Bourse. Vous ne connaissez donc rien aux affaires ?

—La Bourse ! dit Paul frappé d'une lueur subite. En effet le baron du Chatenet, un ami de mon père . . .

Il baissa la tête et resta songeur.

—Vous le voyez, reprit Frédéric, il y a cent moyens. Pas un n'est sûr, mais il sont tous bons. Je voudrais être à votre place. Je voudrais avoir ma fortune à refaire. Cela me distrairait.

—Cent moyens ! répéta Paul machinalement. Il sont tous bons, mais pas un n'est sûr.

Puis il ajouta, en portant son verre à ses lèvres :

—De quoi vais-je m'inquiéter ? Laissons ces chimères. Pour tenter quelque chose il faut de l'argent, et je n'en ai pas.